

—Adieu, répéta-t-il... Je te rapporterai notre enfant... où je mourrai à la peine!

Et à son tour il s'éloigna dans la direction opposée à celle qu'avait prise Marie-Jeanne.

Le docteur Appyani avança la tête pour s'assurer que les deux personnes dont le hasard lui avait permis de suprendre le secret, se retireraient précipitamment.

Et quand il ne les aperçut plus, il alla se placer sous le bec de gaz de l'hospice. Et tirent son portefeuille de sa poche, il y écrivit ces mots :

« Charles Bertrand... un anneau de mariage... une branche de buis. »

Puis, jetant un regard sur la petite porte de l'hospice, il prononça les paroles suivantes :

—Et voilà un pauvre enfant du peuple qui sera, demain, le fils et l'héritier d'un riche gentilhomme.

TROISIÈME PARTIE

Deux crimes

CHAPITRE I. — LES PROJETS D'APPYANI

Quel était le motif assez impérieux pour obliger le docteur Appyani à se risquer dans le bouge de la Mère Gigogne, afin de s'entendre avec l'homme qui devait lui procurer, à prix d'or, un enfant du sexe masculin ?

Par quelle suite de circonstances cet Appyani, que nous avons laissé aux Prés-Saint-Gervais, le jour du mariage de la comtesse de Bussières, était-il arrivé à point nommé devant l'hospice des Enfants-Trouvés, pour voir Marie-Jeanne déposer son enfant dans le tour.

S'il se disait dans un mouvement de satisfaction diabolique : « Voici un pauvre enfant du peuple qui, demain, sera le fils d'un riche gentilhomme, » c'est que ce misérable, grâce au hasard qui semblait le protéger en toute chose, venait de trouver le moyen de réaliser un abominable projet qu'il avait préparé de longue date.

Quel était ce projet longuement mûri dans le cerveau du docteur ? Quel but visait-il ?

C'est ce que nous allons dire en rétrogradant dans notre récit et en ramenant en scène quelques-uns des personnages que nous avons dû abandonner pour nous consacrer tout entier à la lamentable histoire de Marie-Jeanne, aux événements si douloureux qui s'étaient succédé pour la malheureuse femme à partir des premières semaines de son mariage, enfin à toutes phases de l'existence cruelle à laquelle l'avait condamnée l'inconduite de Bertrand.

Le même hasard qui l'avait si impitoyablement poursuivie, pendant ces derniers mois, allait s'acharner encore contre elle.

En faisant tomber l'enfant de Marie-Jeanne entre les mains du docteur Appyani, il préparait à la pauvre femme, qui avait déjà tant souffert, des épreuves bien autrement douloureuses que celles déjà subies, des émotions plus violentes encore que toutes celles qu'elle avait ressenties jusque-là.

Pendant que Marie-Jeanne, réduite à la triste situation que l'on sait, se débattait entre la misère et la perte de son enfant, la jeune comtesse de Bussières était, elle aussi, menacée d'un danger chaque jour plus imminent.

A partir du moment où, accompagnée de Charlotte, la comtesse était allée au rendez-vous de Marie-Jeanne, une existence nouvelle avait commencé pour elle. La main criminelle d'Appyani allait semer de ronces et d'épines la route qu'elle allait parcourir, le misérable ne lui épargnerait ni le désespoir ni les larmes.

Nous allons donc revenir à cette journée qui avait vu les deux mariages célébrés dans la même église et les deux noces fêtées en même temps dans la charmante petite localité des Prés-Saint-Gervais.

Nous y retrouverons le docteur Appyani d'une part, puis le comte et la comtesse de Bussières, que nous suivrons, étape par étape, dans le développement des situations dramatiques et terribles, où vont s'agiter ces personnages.

Ainsi que nous l'avons dit, au commencement de ce récit, le docteur avait résolu de ne reculer devant aucun obstacle, pour arriver à réussir dans un ténébreux projet.

On a vu par quelle méprisable ruse il avait assisté à l'entretien

de la jeune comtesse avec celui qui avait été jadis son fiancé et à qui elle avait raconté le long martyre, qui venait d'aboutir à cette cruelle union qui les désespérait l'un et l'autre.

Appyani connaissait, maintenant, la cause de la profonde mélancolie qu'il avait observée chez Mlle Sophie d'Anglemont, depuis le jour de ses fiançailles avec le comte de Bussières.

Le mystère qu'il avait deviné dans l'existence de la jeune fille, venait de s'éclaircir pour lui.

Il tenait enfin une arme terrible dont il se proposait de se servir impitoyablement, s'il rencontrait des résistances par trop énergiques que ne pourraient surmonter, ni la diplomatie patiente, ni l'habileté audacieuse.

Il se sentait fort à présent contre cette faible femme qui venait de se montrer si noble, si résignée et si pure, dans cet entretien avec l'homme aimé auquel il lui avait fallu dire un éternel adieu.

Et en sortant de la cachette où il s'était tenu pour écouter, il voulait se donner l'âcre jouissance de suivre du regard celle qui allait, — il n'en pouvait douter, — lui appartenir désormais.

C'est alors qu'il s'était trouvé tout à coup en présence de Robert Maurel.

On eût dit que la Providence, détruisant ce qu'avait fait le hasard, envoyait ce Robert tout exprès pour déjouer les détestables projets et mettre à néant la criminel machination du docteur Appyani.

En effet, à la vue de celui qui, en prononçant son nom, l'avait enveloppé d'un regard menaçant, il semblait que, saisi de stupéfaction, le misérable allait s'enfuir pour se dérober à la coïère d'un adversaire redoutable.

Et de fait, dans la seconde qui suivit, Appyani s'était senti perdu sans ressource. Démasqué par Robert Maurel, il serait, pensait-il, véritablement chassé par d'Anglemont. La comtesse de Bussières lui échappait alors pour toujours.

Cet homme lui apparaissant au moment même où il se croyait certain d'arriver à son but, allait lui barrer le chemin.

Il le connaissait ce Robert Maurel ; il avait eu, ainsi qu'on le verra plus tard, l'occasion de mesurer son courage ; il savait que guidé par sa droiture, cet homme d'honneur agirait avec la plus puissante énergie lorsqu'il s'agirait de défendre et de sauvegarder le bonheur de celle à qui il venait, avec un sublime abnégation, de sacrifier toute espérance de bonheur, dans l'avenir.

Il comprit alors que tout ce qu'il avait édifié s'effondrait subitement, et que ses projets allaient s'évanouir devant la première manifestation de Robert Maurel.

Il restait bien un coup d'audace à tenter pour sauver la situation qui paraissait irrémédiablement compromise.

Il fallait tenter les chances d'un duel, mais le docteur Appyani n'était pas homme à jouer sa vie dans une rencontre.

Et l'idée ne lui venait même pas de provoquer son ennemi. Mieux valait à ses yeux, frapper sans risque pour lui-même, perfidement et dans l'ombre.

Mais après la commotion violente qu'il avait éprouvée en se retrouvant face à face avec Robert Maurel, le docteur Appyani ne fut pas longtemps à se ressaisir.

Et comme s'il n'eût pas été atteint dans son honneur par les paroles outrageantes qu'on lui avait adressées, il haussa dédaigneusement les épaules et battit en retraite, affectant une assurance qui n'était pas en lui, un calme qui contrastait avec le trouble qui, tout à l'heure, avait envahi son âme.

Puis une réaction se produisit en son esprit, jusque-là en proie aux préoccupations alarmantes.

—J'avais tort de m'alarmer ; non, se dit-il, il me tentera rien contre moi. Il n'osera me dénoncer ni à M. de Bussières, ni à sa femme. Il craindra que je redise la conversation que j'ai entendue ; que je ne dévoile leur amour d'autrefois, toujours aussi brûlant que jadis.

Le misérable connaissait bien l'âme délicate et loyale de son ennemi.

Il savait que Robert était de ceux qui laissent, au besoin, vivre le reptile, de peur, en l'écrasant, d'en faire jaillir le venin sur la fleur qu'ils veulent protéger.

Il arrivait à cette conclusion, que Robert Maurel veillerait désormais sur la comtesse de Bussières, qu'il serait son protecteur dans l'ombre, vigilant, attentif, se sacrifiant pour la défense constante et la sauvegarde de celle qu'il aimait.

Alors, pensait-il, ce sera une lutte au plus habile. Et il savait qu'il aurait, dans ce cas, bien des ressources personnelles sans compter les complicités qu'il saurait s'assurer.

Et tout d'abord, pour déjouer les plans que Robert Maurel allait très probablement combiner, il se dit que la première chose à laquelle il fallait songer devait être de faire quitter Paris au comte et à la comtesse de Bussières dans le plus bref délai.

Pour cela, sa double qualité de médecin et d'ami de la famille lui donnait doublement le droit de conseiller un déplacement que justifierait amplement la frêle santé du comte de Bussières.

Il savait d'ailleurs qu'il n'aurait pas grand-peine à faire hâter le